

Thomas quitte femme, enfants et routine, nez au vent. Astrid le recherche. Se retrouveront-ils ? Peter Stamm, élégiaque et magnétique

Hors des sentiers battus

FLORENT GEORGESCO

Il n'est peut-être pas possible de vivre dans le monde réel, sauf à l'émonder, à le plier par contrainte et amputation, à l'ordre illusoire de nos propres vies, ces chemins tracés au hasard dans le chaos. « *L'habitude fait le paysage* », notait l'écrivain Eric Meunier (*Poésie complète*, Exils, 2006), et certains, parfois, passent de l'autre côté, là où le paysage redevient monde et mystère. Sans doute Thomas, l'un des deux personnages principaux de *L'un l'autre*, est-il poussé par ce désir paradoxal de voir ce qui se trouve là où on n'est pas. Un soir, alors que sa femme couche leurs enfants, il fait quelques pas dans le jardin, pousse le portail. Peter Stamm semble d'abord raconter la promenade d'un homme dans le crépuscule, rien n'est dit, on se contente de suivre un homme avançant dans les rues sombres d'un village suisse, un homme qui, dans une sorte de silence intérieur, de consentement à tout ce qui peut désormais arriver, se retrouve bientôt dans la campagne, puis continue de marcher, et ne s'arrêtera plus.

« *La carte qu'il avait dans la tête devenait moins précise, elle n'était faite que de lignes de chemin de fer, de routes principales et des localités environnantes ; entre ces repères, la proportion de terres inconnues ne cessait d'augmenter.* » Plusieurs jours passent. Thomas ne se dit pas : j'ai fui, j'ai tout quitté, je viens d'entrer dans les statistiques des personnes qui, en permanence, disparaissent, ne laissent plus de traces. Il n'y pense même pas. Il a mieux à faire, avec tout cet inconnu soudain répandu autour de lui. Plus d'habitude, plus de paysage. Les montagnes, le lac de Zurich, les sentiers broussailleux sont des corps vivants qui bercent son corps. Il

marche dans ce qui n'a plus de nom, et le sien s'estompe.

Il reste pourtant vrai qu'il a tout quitté, qu'il perd un peu plus à chaque pas ce qui faisait sa vie, et que sa femme, sa fille et son fils l'attendent dans une maison qui n'est plus qu'un point sur une carte maintenant déchirée, comme dévorée par le territoire. La surprise, la sidération, l'angoisse d'Astrid, sa femme, forment une ligne parallèle à la ligne de fuite de l'histoire de Thomas. Peter Stamm, dans ce livre vertigineux, toujours au bord d'une forme de poésie élégiaque qui va jusqu'à frôler le fantastique, ne renonce jamais au réalisme le plus rigoureux. On recherche Thomas ; la police s'en mêle, il y a des indices, des traces de pas dans les bois, une vendeuse se souvenant de cet homme qui paraissait s'équiper pour une randonnée. Le lecteur ne rate aucune des étapes du cheminement d'Astrid s'efforçant d'apprivoiser l'évidence, qui sont toujours concrètes, comme est concrète la marche de Thomas.

Une opération magique

On a affaire au tracé toujours précis, détaillé – où l'infime porte, comme en miroir, l'infime d'à côté, et l'immensité entière –, des mouvements contraires des personnages. Si détaillé d'ailleurs, et vu d'aussi près, qu'au bout du compte, le passage constant de l'un à l'autre, structure invariable du récit, devient sa finalité même. Ce qui arrive à Thomas tire tout son prix de ce qu'en a imaginé Astrid, laquelle, à mesure que le livre s'approche de son dénouement, paraît devoir créer ce dénouement, dans une opération magique dont Thomas sortira transformé en personnage rêvé par Astrid.

Peut-être, d'ailleurs, était-ce son but, lui qui, à aucun moment, ne formule la moindre explication de sa fugue : devenir un objet de rêve pour Astrid, hanter son imagination autant qu'elle hante la sienne quand, au milieu des montagnes, il pense à elle et à ses enfants comme à un foyer non pas



PLAINPICTURE/R. MOHR

EXTRAIT

« Parfois, elle sentait qu'il était très loin, et voilà que soudain il était juste derrière elle, si près qu'elle croyait sentir la chaleur de son corps. Elle résistait à la tentation de se retourner. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? demandait-elle simplement. Tu veux que je te cherche ? (...) Est-ce que tu m'attends quelque part ? Ou tu veux que je fasse comme s'il n'était rien arrivé ? Tu as besoin de temps ? Combien de temps ? Il ne répondait pas. (...) Astrid se leva et passa dans le vestibule. Il y avait là le sac en plastique avec les vêtements et les chaussures de Thomas. »

L'UN L'AUTRE, PAGE 122

perdu, mais invisible, qui peu à peu se confond avec lui-même. Avec, du moins, ce qu'il reste de lui, qui n'est plus rien, ou rien d'autre que ce souvenir, que cette appartenance intangible.

Sa plongée dans la réalité inac-

cessible des choses se révèle ainsi, en bout de course, le contraire de l'aventure d'un homme parti loin des siens. Thomas renoue dans le même geste avec le monde réel et le réel de sa vie, avec les forêts inconnues et l'amour d'Astrid. Au demeurant, Peter Stamm n'a pas besoin, pour le mener jusque-là, de lui faire rebrousser chemin. L'étrangeté magnétique de *L'un l'autre* ne se résorbe jamais ; elle culmine même dans les dernières pages de ce roman tendu, intense, qui atteint alors une puissance inouïe, et fait surgir, au point de rencontre des rêves d'Astrid et de Thomas, un paysage d'une bouleversante beauté, que personne au monde ne pourrait avoir envie de fuir. ■

L'UN L'AUTRE
(*Weit über das Land*),
de Peter Stamm,
traduit de l'allemand (Suisse)
par Pierre Deshusses,
Christian Bourgois, 176 p., 17 €.

Le mari, la femme, l'amante et le téléphone

Dans un roman plein d'humour, Liu Zhenyun témoigne de l'impact du portable en Chine au tournant du siècle

FRANÇOIS BOUGON

Liu Zhenyun maîtrise l'art des situations cocasses. C'est sans doute la raison pour laquelle nombre de ses romans ont été transposés au cinéma ou à la télévision. Ainsi de son premier grand succès, *Le Téléphone portable*. Adapté par le cinéaste Feng Xiaogang, une sorte de Steven Spielberg chinois, il se plaça en tête du box-office et fit de Liu Zhenyun une de ces stars qu'on arrête dans la rue pour prendre un selfie. Quatorze ans après sa publication (2003), le livre est enfin traduit en français.

Un tel décalage permet de se rendre compte tout d'abord que la Chine change à une vitesse fulgurante. Comme l'a écrit un autre auteur, Yu Hua, dans la préface de son magnifique roman *Brothers*

(Actes Sud, 2008), le pays a vécu en une seule génération ce que les Occidentaux ont mis des siècles à digérer – et il y a là bien sûr quelque chose d'éminemment romanesque. Ensuite, on réalise que Liu Zhenyun est un des artistes qui ont su le mieux saisir ces transformations pour faire littérature.

Quiproquos et malentendus

Lire l'un de ses romans, c'est se coller à la vitre pour regarder une Chine urbaine en mouvement, avec ses travers et ses nouveautés : on y voit passer des nouveaux riches dont le but dans la vie semble d'acheter sans compter, mais aussi des paysans pauvres venus en ville dans l'espoir d'améliorer leur sort et qui ne rêvent que d'une chose : entrer dans la peau des premiers. Dans ce flux urbain, les bouleversements technologiques occupent une place de premier choix : « *Quand j'ai écrit le livre, je me suis demandé ce qui, au fond, permettait de changer la société. On pense souvent aux facteurs sociaux et*

politiques, mais je crois que le facteur technologique est le plus important », explique l'auteur, de passage à Paris.

Il dépeint ces bouleversements comme le ferait un dramaturge bourré d'humour, semant là les quiproquos, soulevant ici les malentendus. Dans *Le Téléphone portable*, le personnage principal, Yan Shouyi, est un célèbre animateur de télévision, originaire de la campagne – comme Liu Zhenyun –, où il a vécu la fin du maoïsme et l'arrivée du téléphone (fixe) dans son village. Du bouleversement qui s'ensuit, Yan a tiré un sketch si réussi qu'il a rendu populaire son programme télévisé, « Appelons un chat un chat », où l'on parle de problèmes de société. Mais, à ce moment-là, c'est le téléphone portable qui change tout. Ainsi, du côté de sa vie privée, l'animateur, qui excelle dans l'art de mentir à sa femme, ne cesse d'envoyer des textos à sa maîtresse sans que la première s'en rende compte.

Grenade dégoupillée, le téléphone occasionne toutes sortes de scènes embar-

assantes pour le mari volage. On jubile des mésaventures de ce misérable pris au piège de ce maudit portable et de la fonction appareil photo, qui permet à sa maîtresse de le faire chanter.

Aujourd'hui, Liu Zhenyun regarde son roman comme une « *vieille photographie* », avec tendresse, certes, mais il juge plus importantes ses œuvres ultérieures, en particulier *En un mot comme en mille* (Gallimard, 2013), qui a obtenu en 2011 le prix Mao Dun, la plus importante distinction littéraire en Chine. Attentif au moindre changement, il s'intéresse déjà à une invention technologique en vogue dans la Chine de 2017, les « groupes d'amis » sur le réseau social WeChat. Un terreau fertile en situations désopilantes. ■

LE TÉLÉPHONE PORTABLE
(*Shouji*),
de Liu Zhenyun,
traduit du chinois,
par Hervé Denès avec Jia Chunjuan,
Gallimard, « *Bleu de Chine* », 336 p., 24 €.

SANS OUBLIER

Attributs divins

Plusieurs voyages, réels et symboliques, se croisent dans le nouveau roman d'Erri De Luca, *La Nature exposée*. Au centre, un artisan montagnard qui, par solidarité, accompagne les migrants, ces « voyageurs d'infortune », au-delà de la frontière. Devant l'incompréhension de son village, il part pour une ville où un curé lui propose de restaurer un Christ nu qui trône dans son église. Sculpté dans le marbre, il avait fait scandale et un évêque avait ordonné d'en recouvrir le sexe. Aujourd'hui, le curé lui demande de restituer dignité à la « *nature exposée* ». Pour « *restaurer la gêne* », l'artisan se lance dans ce travail méticuleux. Un rabbin, un ouvrier musulman et une jeune femme qui ne croit pas en Dieu l'accompagnent dans une recherche à la fois matérielle et spirituelle. En effet, pour l'écrivain italien, « *nous ne sommes pas libres de cesser la recherche* » car



« nous appartenons à une espèce d'entêtés ». ■

FABIO GAMBARO
► *La Nature exposée*
(*La natura esposta*),
d'Erri De Luca,
traduit de l'italien
par Danièle Valin,
Gallimard, « *Du monde entier* », 166 p., 16,50 €.

Enfances coréennes

C'est une histoire de famille dans la Corée des années 1960. L'auteure, née à Séoul et aujourd'hui installée aux Etats-Unis, évoque l'enfance de Kyung-A aux côtés de sa mère, de sa sœur et de son frère. Ni veuve ni divorcée, la mère élève pourtant seule les trois enfants qu'elle a eus avec un mari qu'elle n'a pas choisi. Fantasque et séducteur, peu fiable, il ne rejoint son foyer que lorsque ses projets personnels et professionnels lui en donnent l'occasion. Chacun doit ainsi apprendre à se débrouiller et à comprendre le monde sans interprète, qu'il s'agisse de l'occupation japonaise ou de la guerre de Corée. A travers un récit qui emprunte souvent à la tonalité du conte, *Les Ames des enfants endormis* offre au lecteur une vision rêveuse et imagée de



l'apprentissage des responsabilités. ■
FLORENCE BOUCHY
► *Les Ames des enfants endormis*
(*House of the Winds*),
de Mia Yun, traduit de l'anglais (Etats-Unis)
par Lucie Modde,
Denoël, « *& d'ailleurs* »,
250 p., 18 €.

Saint Marc décortiqué

Ça ressemble le plus souvent à du Tarentino, parfois à du Sergio Leone. Mais ça s'est déroulé il y a bien longtemps, pour l'essentiel sur les rives de la mer de Galilée, comme une sorte de « *boat movie* ». Vous avez deviné ? C'est bien l'Evangile selon saint Marc. Celui dont la force narrative est, d'après Sandro Veronesi, qui y consacre tout un livre, inégalée. L'écrivain italien, célèbre pour ses romans, dont *Chaos calme* (Grasset, 2006), adapté au cinéma par Nanni Moretti, signe ici un bel exercice d'admiration, décortiquant avec humour les « *artifices narratifs nouveaux* » inventés par Marc pour convertir les Romains. Ce n'était pas une mince affaire car ceux-là sont des « *gens concrets qui ont l'eau chaude chez eux* ». D'où l'incroyable modernité du récit, avec effets dramatiques, flash-back, et bien sûr une pointe de « *mystère* » parfaitement analysée par l'auteur. ■ JULIE CLARINI

► *Selon saint Marc* (Non dirlo. Il vangelo di Marco), de Sandro Veronesi, traduit de l'italien par François Rosso, Grasset, 194 p., 17 €.